

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

— LA —

# Gazette des Familles

CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 2. QUEBEC, 30 AVRIL, 1871. No. 14.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

## Sommaire.

Neuvième entretien sur la famille—Chronique—Faits divers—  
Agriculture—Vie et vertus de la bienheureuse Germaine  
Cousin—Annonce—Conditions.

### Neuvième entretien sur la famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

*Deuxième devoir.—l'Instruction.*

*(Suite.)*

Dans notre dernier entretien, nous avons, pour ainsi dire, posé les bases de l'éducation de l'enfant ; aujourd'hui, nous allons entrer dans les détails et nous servir de comparaisons, pour faire comprendre aux pères et mères que l'avenir de leurs enfants est entre leurs mains.

Un jour, un riche personnage appela auprès de lui deux sculpteurs à qui il confia deux blocs de marbre, en tout semblables, en leur disant : Je désire avoir deux statues aussi parfaites que possible, mais je vous laisse la liberté de leur donner les

traits et la ressemblance que vous voudrez. Mettez-vous immédiatement à l'œuvre, et emportez-moi votre ouvrage aussitôt qu'il sera terminé, et je vous récompenserai chacun suivant votre mérite.

Après avoir reçu cet ordre, l'un des sculpteurs se mit à l'ouvrage sans perdre un instant ; il prit, avant tout, ses mesures avec la plus grande précaution, réfléchit quelque temps sur les proportions, la pose, la ressemblance, qu'il voulait donner à son œuvre, puis, après avoir arrêté son plan, il saisit son ciseau, tailla à gauche, à droite, jusqu'à ce qu'il eut enlevé de son bloc, toutes les parties inutiles. Chaque matin, avant de se mettre à l'ouvrage, il examinait attentivement ce qui était fait, et ce qu'il restait à faire. Comme il voulait approcher de la perfection le plus possible, il faisait peu, chaque jour, mais il faisait bien ce qu'il exécutait. Tous ceux qui venaient dans son atelier, le complimentaient sur son succès, et lui prédisaient une belle récompense.

Après plusieurs mois d'un travail assidu et attentif, notre ouvrier peut livrer au propriétaire du bloc, une statue admirable de proportions, d'une ravissante beauté et d'un fini qui ne laissait rien à désirer.

Le riche personnage en apercevant ce chef-d'œuvre, dit au sculpteur : " Mon ami, vous avez rempli tous mes désirs, et vous êtes digne de la plus grande récompense. Je vous lègue, en retour de l'immense joie que vous m'avez procurée, un de mes châteaux et mets mes trésors à votre disposition.

Voilà une belle récompense pour une belle œuvre.

Quand au second sculpteur, il laissa son bloc exposé à l'intempérie des saisons, pendant plusieurs mois, et montra une telle négligence que son compagnon avait reçu sa récompense avant qu'il eut don-

ré un seul coup de ciseau. Mais ayant appris le mécontentement que son retard causait à son maître, il se mit à l'œuvre avec précipitation et impatience, ne prit aucune mesure, n'arrêta aucun plan, ne suivit que son caprice, et au bout de quelques semaines, il avait complètement gâté le marbre, et au lieu d'une ressemblance humaine, sa statue n'était qu'un monstre qui réunissait tous les défauts.

Quand il la présenta à son maître pour recevoir sa récompense, celui-ci entra dans une grande colère et lui dit : " Misérable ! Je vous ai livré un bloc de marbre d'un grand prix, pour que vous en fissiez une statue digne de mon admiration, et vous en avez fait un monstre hideux. Au lieu d'une récompense, vous allez recevoir le plus terrible châ'timent " et il le fit jeter dans un noir cachot.

Voilà une juste peine pour une action détestable.

L'histoire de ces deux sculpteurs est à la lettre, celle de tous les pères et mères. Les uns et les autres reçoivent sous leur garde des enfants qui, en naissant, sont en tout semblables, portant en germe, toutes les mauvaises passions, tous les penchans d'une nature viciée par le péché de notre premier père. Ces enfants sont susceptibles de recevoir les impressions les plus diverses. On peut en faire des anges ou des démons, suivant l'instruction qu'on leur donnera, le soin que l'on mettra à déraciner leurs défauts naissans, la négligence qu'on apportera à les corriger, ou les efforts que l'on fera, pour leur enseigner le vice ou la vertu.

Ces enfans sont des blocs grossiers, qu'il faut tailler, avec précaution, qu'il faut polir avec un soin extrême. Il faut enlever tout ce qui est superflu et qui les empêche d'être agréables à la vue.

Et ce travail doit commencer dès qu'un enfant voit et entend, et par entendre, nous voulons dire

*comprendre*, au moins par gestes, sinon par paroles. Il est certain que de bonnes ou mauvaises habitudes peuvent se contracter dès ce moment, avec une extrême facilité, selon les soins ou la direction donnés.

L'enfant veut obtenir une chose, il crie ; c'est sa première façon d'exprimer sa volonté. On s'empresse, en général, de le satisfaire ; alors, son instinct, car, à cet âge, alors l'instinct agit seul en lui, s'empare de ce moyen et en use avec largesse. De ce moment, l'habitude est contractée ; et il sera difficile de la corriger plus tard.

Les petits caprices d'un enfant sont toujours de grands défauts qui portent avec eux des fruits amers.

Voyez le champignon qui pousse sur un arbre pour le faire pourrir plus tard ; ne commence-t-il pas par un petit point blanc qui grandit, s'élève, s'étend, s'empare des sucs nécessaires à cet arbre et finit par lui donner la mort.

Un défaut finit toujours par en engendrer un ou même plusieurs autres, car tout, dans la nature, tend à se reproduire et à se propager. Il faut donc le détruire dès qu'il se montre.

Aucune imperfection même ne doit être traitée comme si elle était sans conséquence ; si elle est attaquée à son apparition, elle cédera aux premiers efforts, mais si on la laisse grandir, elle lèvera la tête, et ne cédera plus que sous des coups redoublés.

On nous objectera peut être que l'enfant qui n'a pas encore l'intelligence est incapable de saisir ces enseignements prématurés. Mais, l'instinct seul ne peut-il pas suffire aux premières leçons que l'on donne à la première enfance. L'animal a-t-il plus que l'instinct ? et cependant, n'est-il pas susceptible de s'instruire, d'apprendre à faire, dans bien des cas, la volonté de son maître ?

L'été dernier, il nous a été donné de voir un énorme boule-dogue faire tous les jours et seul, un mille de chemin, avec un panier dans ses dents, pour aller porter et remporter les lettres et journaux de son maître.

La première difficulté qui se présente, dans l'éducation de l'enfant, est celle de rectifier une volonté exprimée d'une manière impérative. Il suffit, pour cela, de ne point obéir immédiatement à son cri, lorsqu'il n'annonce pas la souffrance, et de chercher à distraire l'enfant doucement, et de ne lui rien accorder que lorsque ses cris ont cessé.

Dès que l'enfant commence à parler, la tâche devient plus compliquée, et il faut surveiller avec plus de soins encore ces impatiences qui deviennent de la colère; si on n'y met ordre tout aussitôt.

Voici un moyen que nous avons vu employer avec succès, pour vaincre cette disposition fâcheuse.

Un enfant avait des colères d'une telle violence, qu'il se tordait dans les bras de la personne qui le tenait, devenant bleu, noir, de manière à faire craindre des convulsions. Tous les autres moyens ayant été employés en vain, voici celui auquel sa mère eut recours. A la première crise, qui se présenta, elle s'abstint de lui dire un seul mot; elle le déposa sur un tapis dans une pièce retirée, s'enferma avec lui, feignant de lire avec le calme le plus parfait. Au bout de quelques minutes, les cris cessèrent; alors, elle fit porter l'enfant dans sa chambre, dans le plus grand silence, le coucha et envoya chercher le docteur, qu'elle avait prévenu d'avance et qui se prêta à cette petite comédie, en déclarant, après avoir tâté le poulx du petit malade, que c'était une crise nerveuse des plus violentes, qui pourrait amener la mort, si elle se renouvelait. Il ordonna le lit, des tisannes amères, &c., pour jusqu'au lende-

main. Ce moyen fut si efficace, que jamais les colères ne reparurent depuis.

Comme nous l'avons déjà dit précédemment, les premières notions de religion doivent être données à cette jeune intelligence. Il faut commencer à parler à l'enfant de Dieu qui a fait toutes ces belles choses qu'il voit, ces arbres, ces fleurs, ces oiseaux, &c. ; de Dieu qui a créé son père, sa mère, tous les hommes et lui même ; qui est le maître de tout, qui le voit et l'entend. Joignant alors ses petites mains, il faut, matin et soir, lui faire dire quelques mots en forme de prière, et l'habituer ainsi à rendre ses hommages à son créateur.

Qu'on lui fasse comprendre que son père et sa mère sont les représentants de Dieu sur la terre, et qu'il leur doit le plus profond respect, la plus grande affection.

Un bon père, une bonne mère accoutumeront leur enfant à porter leur offrande, à ce pauvre, à cette misérable femme qui passe sa vie dans les privations, à partager le gâteau qu'il vient de recevoir avec ce petit malheureux qui souffre de la faim. Enfin, ils l'habitueront à ouvrir son cœur à la charité, se réservant d'en régler les mouvements plus tard. Que sa piété s'étende jusq'aux animaux.

On voit souvent des enfants rire et battre des mains quand ils voient égorger une volaille, un porc ou un autre animal. C'est une disposition condamnable, qu'il faut corriger. Autant que possible, il faut éloigner de la vue de vos jeunes enfants de semblables spectacles qui endureissent le cœur, et peuvent avoir sur le moral l'influence la plus funeste. Faites leur comprendre que les animaux ont la faculté de souffrir aussi bien qu'eux, et combien il est lâche et indigne d'abuser de sa force pour leur faire endurer telle ou telle torture, comme de les

frapper, de les battre. Il ne faut jamais permettre de ces jeux cruels auxquels les enfants ne sont que trop portés à se livrer envers de pauvres bêtes inoffensives.

Il arrive souvent que des animaux ainsi maltraités finissent par se venger, de manière à faire payer cher à leurs bourreaux, les mauvais traitements qu'ils en reçoivent. Voici un fait qui nous a été raconté par un témoin oculaire. Un tout jeune garçon prenait plaisir à maltraiter le cheval de son père ; un jour ce cheval s'emporta, saisit le malfaiteur avec ses dents, le jeta dans son râtelier et le mordit de telle sorte, qu'il l'eût tué, si on ne fut arrivé à temps.

Quant à démontrer que ces dispositions chez l'enfant, à faire souffrir les animaux peuvent avoir les plus mauvais résultats, rien de plus facile. Dans notre jeune âge, nous avons connu un jeune homme qui paraissait mettre sa joie à voir couler le sang des animaux. Nous l'avons vu nous-mêmes, s'amusant à déchirer de pauvres vaches avec une perche armée d'un clou. Ce triste jeune homme avait à peine vingt ans qu'il ne se contenta plus du sang des bêtes et qu'il fit couler celui d'un de ses semblables ; et son amour du sang l'a conduit à la potence. Si ce penchant avait été réprimé de bonheur par ses parents, ils lui auraient évité un crime affreux et une mort ignominieuse.

Les parents doivent encore insinuer à leur enfant tout jeune, les notions de la politesse ; qu'ils lui apprennent à être obligeant pour toutes les personnes avec lesquelles il a des rapports.

Qu'on redoute plus que la mort le danger de faire des *enfants gâtés*, justement nommés des *enfants terribles*. Rien de plus insupportables pour tout le monde. Des parents aveugles seuls peuvent se



complaire à supporter leurs audacieuses gentilleses qui fatigueraient un ange. Que de simplicités on fait quelquefois débiter aux enfants devant les étrangers, pour les égayer, et qui ne servent, le plus souvent, qu'à les rendre orgueilleux et ridicules. A ce propos nous ne pouvons résister au désir de raconter un de ses traits qui peignent aussi bien le père que le fils : Deux pères de familles, après avoir vidé leur bouteille, se disputaient sur l'esprit de leurs enfants; l'un des deux qui se trouvait chez lui, appela son petit garçon âgé de dix ans. Celui-ci se présenta aussitôt la tête couverte. A cette vue, le père lui demanda : Qu'est-ce que tu as donc sur la tête, Baptiste?—Papa est assez en train, repliqua l'enfant, qu'il ne voit pas que c'est mon bonnet que j'ai sur la tête. Comme on le voit, cette réponse est plus bête que ma ligne. Que d'autres niaiseries de ce genre, on pourrait citer et qui sont le résultat des efforts que font certains parents pour faire poser leurs enfants.

Les pères et mères doivent éviter avec soin de citer devant leurs enfants les bons mots qui ont pu leur échapper, car c'est les exposer à l'amour propre et les rendre prétentieux. Nous avons connu des enfants qui, gâtés sur ce point par leurs parents, ne parlaient plus devant les étrangers sans examiner l'effet qu'ils produisaient.

Il y a des parents qui ont la triste manie d'effrayer les enfants en les menaçant du loup-garou, de croque mitaine, de l'ogre, &c. Ces frayeurs n'ont jamais de bons résultats, mais elles peuvent en avoir de très graves et des plus fâcheux pour la santé. D'autres, portent l'étourderie plus loin et font de leur curé une bête féroce qui prend plaisir à dévorer les enfants. A tout propos, on les entend dire : leur petit enfant : si tu ~~ne~~ te tais pas, M. le curé va

venir et te coupera les oreilles, ou il t'emportera.” —Et le résultat de toutes ces menaces c'est que l'enfant ne peut voir le prêtre sans trembler de tous ses membres. Qu'on évite donc ces imprudences avec le plus grand soin, au contraire qu'on inspire à l'enfant la plus grande confiance dans M. le curé, qu'on lui représente comme un bon père, qui à l'exemple de son divin modèle ne cesse de répéter : *Laissez venir à moi les petits enfants.*

Ce qu'on ne devrait jamais entendre en présence des enfants et à leur adresse, ce sont ces appellations grossières et injurieuses dont se servent des parents mal élevés. Que la bouche d'une mère se salit quand elle dit à son enfant : petit crapeau, petit cochon, petit diable, &c. Que peut-on gagner par ce langage, sinon abrutir le caractère de ceux à qui ils s'adresse.

Un jour, un religieux rencontra dans les rues d'une grande ville, en France, un petit garçon de huit à neuf ans qui pleurait, car il était égaré. Ce bon religieux lui ayant demandé la cause de son chagrin, voulut savoir son nom : L'enfant répondit : Je suis l'enfant du diable.—Le nom de ton père, demanda le religieux ?—C'est le mari du diable.—Et ta mère.—C'est la femme du diable.

Le religieux ne comprenant rien à ce langage, demanda à l'enfant pourquoi il ne parlait que du diable ?—C'est parceque je n'entends jamais parler autrement. Quand ma mère me parle, elle m'appelle toujours l'enfant du diable, quand elle parle à mon père, c'est le mari du diable, et aussi quand mon père lui parle, il l'appelle la femme du diable.

Ce père et cette mère étaient semblables à ce sculpteur qui ne put réussir à faire qu'un monstre avec le beau bloc de marbre qui lui avait été confié.

(A continuer.)

---

## CHRONIQUE.

### PUISSANCE DE MARIE.

Comme nos lecteurs ne recevront le présent numéro de notre Gazette qu'au commencement du mois de Marie, nous ne croyons devoir mieux remplir l'espace destiné à la chronique, qu'en reproduisant une lettre qui nous a été adressée depuis quelques jours seulement, et qui exprime si bien la douleur et la joie d'une mère, en même temps qu'elle nous fait connaître la puissance de la Très Sainte Vierge et l'effet des bonnes lectures.

Nous ne pouvons cacher la joie sincère que nous a causée cette lettre et nous sommes sûr que nos lecteurs partageront notre satisfaction.

A N. l'Abbé N. A. Leclerc, rédacteur de *Gazette des Familles Canadiennes et Acadiennes.*

“ Monsieur l'abbé, il y a déjà plusieurs mois que je me propose de vous écrire, mais la pensée de mon incapacité m'en a toujours empêchée. Aujourd'hui, autant pour confesser publiquement la puissance de la Divine Marie, qu'en reconnaissance des services que vous rendez à vos compatriotes, je mets toute répugnance de côté, pour vous faire connaître un fait, qui, je l'espère, fera l'édification de vos lecteurs, si vous jugez à propos de le reproduire.

“ Sans autre préambule, voici ce fait dans toute sa vérité :

“ Vous avez connu, au collège, mon cher J. . . vous lui avez rendu des services importants. Après votre départ de cette maison, mon fils, pour des raisons que je n'ai jamais pu bien connaître, s'est dégoûté de l'étude, et force m'a été de le rappeler dans la famille. J'ai été bien mal payée de votre condescendance, car mon enfant débarrassé de

surveillance de ses bons maîtres, s'est entouré d'amis qui ont eu sur lui la plus funeste influence.

“ Au bout de quelques mois seulement, après sa sortie du collège, mon fils négligeait presque tous ses devoirs religieux ; et moi, sa pauvre mère, j'étais l'objet de son indifférence et même de ses mépris. Il ne me parlait jamais qu'en termes les plus grossiers, et rejetait tous mes conseils.

“ Quand je lui rappelais ses devoirs de chrétien, il me répondait qu'il était assez âgé pour savoir ce qu'il avait à faire, et qu'il n'avait pas besoin des avis d'une femme pour se conduire.

“ Vous pouvez imaginer si, après avoir environné l'enfance de mon enfant de tant de soins et de tendresse, je dus verser des larmes bien amères sur sa conduite moins qu'édifiante, et si peu propre à me consoler dans ma solitude.

“ Trois longues années s'écoulèrent sans que je pus, ni par mes prières, ni par mes larmes, obtenir le moindre retour vers de meilleurs sentiments. Je commençais à me désespérer, lorsqu'il y a un an et quelques mois, le premier numéro de votre Gazette me tombât, par hasard, ou pour mieux dire, par une permission de la Providence, entre les mains. Après l'avoir parcouru avec la plus vive satisfaction, comme mon fils paraissait conserver le meilleur souvenir de vous, je lui proposai d'y souscrire. Mon fils me répondit : c'est bien, recevons-la en considération de son rédacteur.

“ Cette réponse, quoique faite d'un ton assez bonru, fut cependant un baume pour les plaies profondes que mon enfant avait déjà faites à mon cœur de mère. Cependant, je dois vous avouer que pendant plusieurs mois, la lecture de cette Gazette ne parut produire aucun effet sur lui. Les faits les plus édifiants et les plus capables de toucher, le trou-

vaient indifférent. En vain, j'attirais son attention sur les articles que je croyais de nature à produire de l'effet sur lui. Toujours, il haussait la tête, et c'était toute sa réponse. Et moi, je pleurais. . . .

“ Quand le commencement du mois de Marie, de l'an dernier, arriva, je fis à la Très Sainte Vierge l'offrande de toutes mes actions, de toutes mes pratiques de piété, pour obtenir la conversion de mon cher J. . . . Vous allez voir si mon offrande fut bien accueillie par la *mère de toute miséricorde, la consolatrice des affligés*.

“ Quand le premier numéro de ce mois arriva, mon enfant relevait d'une maladie de quelques jours, causée par son intempérance, je le dis à ma confusion, et était très faible. Malgré son état de débilité, il prit votre Gazette et la dévora presque. Je n'ai jamais vu lire avec tant d'acharnement !

“ Après avoir lu, à haute voix, le trait si édifiant que vous rapportiez d'un enfant de huit ans, qui fait le sacrifice de sa vie, pour obtenir la conversion de son père, il se mit la tête entre ses deux mains et parut réfléchir sérieusement. Ce jour et les suivants, il fit ses prières exactement, et les regards qu'il m'accordait étaient plus tendres et plus sympathiques. Il est vrai que je pouvais attribuer ce changement à mon égard, aux soins empressés que j'avais eu pour lui, pendant sa maladie. On est si porté à se flatter et à s'attribuer le bien qui se fait autour de nous !

“ Tous les jours, je continuais d'adresser mes supplications au ciel et à la mère de miséricorde, pour obtenir la conversion sincère de mon cher fils. Malgré cela, aucun changement important n'eut lieu dans sa conduite, pendant les quelques jours qui suivirent.

“ Enfin, le second numéro de votre Gazette pour

le mois de Mai arriva, le dix-huit, à sept heures du soir. Mon fils se hâta de briser l'enveloppe, de découper les feuillets, et de le parcourir à haute voix. Quand il fut rendu à la chronique, et qu'il eut parcouru, en partie, l'histoire édifiante que vous y rapportiez, sa voix changea visiblement; elle devint toute émue. Vers la fin, il lisait avec la plus grande difficulté, car les larmes couvrirent sa vue, les soupirs et les sanglots étouffaient sa voix.

“ En achevant, il ferma le feuillet et courut se renfermer dans sa chambre.

“ De la pièce où je me trouvais, je l'entendais pleurer comme un jeune enfant....

“ Au bout d'une heure environ, je me dirigeai vers sa chambre, et là, je le trouvai agenouillé, les mains jointes, la figure toute enluminée, comme celle d'un bienheureux! En m'apercevant, il se releva subitement, puis aussitôt, il tomba à mes genoux! Mais il ne put d'abord proférer aucune parole, tant il était suffoqué!....

“ Mon Dieu! quel spectacle! Pourrai-je jamais oublier la scène qui se passa alors!.... Quelle était bien faite pour me dédommager de mes angoisses et des larmes si cruelles que j'avais versés!... Mon fils se releva, me sauta au cou, me passa convulsivement dans ses bras, en me disant: Ma mère, ma chère mère.... serez vous assez bonne, pour pardonner à votre fils ingrat tout le mal qu'il vous a fait?... Hélas, hélas! je vous ai traité comme une ennemie, quoique vous m'avez comblé de bontés.... Comme j'ai été cruel pour vous!.... Comme j'ai mal payé vos soins et votre tendresse de mère!... Pardon, maman, pardon!... Puis il s'évanouit dans mes bras... Comme je me hâtais de lui prodiguer tous les soins que réclamait son état, quelques instants après, il était revenu à lui.

Aussitôt qu'il put parler, il me dit encore : Que l'on éprouve de joie et de bonheur à aimer Dieu, la Ste. Vierge et sa mère ! . . . Le lendemain ; il alla à confesse, et eut le bonheur de communier deux jours après. Le reste du mois de Marie, il assista à la messe tous les jours, ainsi qu'aux exercices du soir.

“ Depuis lors, je puis dire que j'ai retrouvé mon enfant ; il est revenu à Dieu et à sa mère. Jamais je n'ai vu autant de complaisance, d'égards et de tendresse. Il ne me laisse plus, il prend part à toutes mes peines, il partage toutes mes occupations.

“ Rien de plus édifiant que mon fils, dans toute sa conduite, c'est le modèle de tous les jeunes gens de notre paroisse. Aussi, il faut voir comme M. le curé l'aime.

“ Je viens de lui lire ce qui précède ; il a pleuré à chaudes larmes en entendant la lecture de ces lignes ; en terminant, je lui ai demandé s'il trouvait mauvais que je vous les envoyasse pour les faire reproduire dans la *Gazette des Familles Canadiennes*. Oh ! non, ma mère, et au lieu de le trouver mauvais, je dois vous dire que c'est la Ste. Vierge qui vous a inspiré cette nouvelle pensée. J'ai causé bien des scandales par mes désordres ! Puisse mon retour au bien, réparer le mal que j'ai fait, et attirer à Dieu autant d'âmes que j'ai pu en égarer ! Que tout le monde sache que je dois ma conversion aux prières et aux sacrifices de ma mère, à la lecture de la *Gazette des Familles*, et surtout, à la puissante intercession de la Mère du bel amour.

“ Que tous ceux qui se livrent au désordre, apprennent par mon exemple, que Marie tend la main à tous ceux qui lèvent la vue vers Elle, et que son cœur est tout amour, même pour ceux qui l'oublient.

“ Ainsi, M. le Rédacteur, aidez-moi à remercier la Ste. Vierge pour l'inappréciable faveur qu'elle vient de m'accorder, et faites de cette lettre l'usage que vous voudrez,

Et croyez moi votre toute dévouée servante.

MARIE ANNE.

---

## FAITS DIVERS.

---

— On travaille en ce moment à fonder sur les bords du lac Mégantic, un établissement pour nos zouaves canadiens. On a acquis, dans ce but, douze cents acres de terre, dans le canton Marston. Une trentaine de zouaves doivent s'y rendre au printemps, accompagnés d'un missionnaire.

Déjà un arpenteur et un M. Reid sont sur les lieux, pour ouvrir l'établissement et y élever les premières bâtisses.

Nous dirons avec le *Pionnier de Sherbrooke* qui donne cette bonne nouvelle : “ Honneur à nos jeunes braves ! Puissent-ils être aussi vaillants colons qu'ils ont été braves soldats ! ”

— Une compagnie canadienne, incorporée à la dernière session du parlement de Québec, vient de faire promener dans les rues de Montréal, comme coup d'essai, un engin à vapeur qui ressemble à une locomotive de chemin de fer, et qui marche sur le chemin ordinaire des voitures de roulage.

— Le gouvernement Canadien accordera gratuitement 160 acres de terre à tout colon qui ira s'établir à Manitoba. (Autrement, Rivière Rouge.)

— L'émigration canadienne se fait encore, cette année, sur une grande échelle. Ce fait est d'autant plus déplorable et incompréhensible que le Canada fait les plus grands sacrifices pour favoriser la colonisation, et qu'il offre partout des terres de la meilleure qualité.

— On se plaint, dans bien des localités de la facilité que montrent les conseils de paroisse et à leur défaut, ceux de comté, à accorder des licences pour la vente des boissons spiritueuses. C'est bien le cas de dire que nous nous égorgeons de



nos propres mains, puisque nous posons la cause de notre ruine. On crie contre les taxes ; mais en est-il une aussi lourde que celle qu'entraîne la vente des boissons dans notre pays.

—La *Voix du Golfe* a relevé, avec une grande habileté, de nombreuses erreurs qui se trouvent dans un article de Dombase, reproduit par la *Semaine Agricole*. Nous espérons que cette dernière publication se hâtera de faire son profit du travail de la *Voix du Golfe*, car nous savons que le directeur de la *Semaine* veut, avant tout, un enseignement appuyé sur la vérité, lors même qu'il s'agit de toute autre chose que de l'Agriculture.

—Il faudrait des larmes de sang pour effacer les horreurs qui se passent au sein de la Capitale de la France. La révolution, comme en 1793, se livre aux actes les plus abominables. Elle pille les églises, profane les choses les plus saintes, jette dans de noirs cachots les prêtres, les religieux, les religieuses, etc.

Le jour de pâques, jour d'allégresse et d'une indicible joie pour l'Eglise entière, a été un véritable vendredi saint pour le clergé de Paris, et surtout, pour son Archevêque qui, après avoir été jeté dans un noir cachot, en a été retiré, dépouillé de ses habits, attaché à une colonne, et bafoué pendant deux heures par la populace et les gamins.

—A Rome, le Carnaval a été une infamie, une véritable honte où tous les genres de scandales se sont produits au grand jour. L'impiété la plus révoltante s'est étalée jusque sous les fenêtres de l'Auguste Pontife, et a été acclamée par le fils même du roi sacrilège et spoliateur de l'Italie.

---

## AGRICULTURE.

—  
CAUSERIE.

—  
**Le curé et ses habitants.**

—  
(Suite.)

*Les habitants.*—Monsieur le curé, ce que vous nous avez dit, à notre dernière réunion, sur la manière dont le petit Baptiste et ses serviteurs

---

employaient leur temps pendant l'hiver; nous a bien fait réfléchir. Savez-vous, Monsieur le curé, que la plupart d'entre nous, après le charroyage du bois et le battage du grain, ne savent plus quoi faire ?

*M. le Curé.* — Vous dites là, mes amis, une grande vérité ; nos habitans canadiens perdent une grande partie de leur temps, en hiver ; et cette perte de temps qui est toujours très préjudiciable à leurs intérêts temporels, l'est d'avantage pour leurs intérêts spirituels.

Perdre son temps qui est si court, et quand il y a tant à faire ! Quel sujet de réflexions !

La vie la plus longue est très courte ; au dire de ceux mêmes qui parviennent à une extrême vieillesse. Les heures, les jours, les mois, les années passent avec la rapidité de l'éclair ; et comme on dit : on ne voit pas le temps, tant il s'envole vite ! Et malgré cela, on perd le plus possible de ce temps qui est si précieux, puisqu'il est le prix de l'éternité.

Quand bien même qu'on n'aurait pas d'autres reproches à se faire, à l'heure de la mort, on s'en fera de sérieux sur la perte du temps.

Que diriez vous d'un serviteur qui serait à votre service, et qui ne travaillerait que la moitié et même, qu'un quart du temps ?

*Les habitans.* — Nous dirions que c'est un mauvais serviteur qui, non seulement ne mérite pas ses gages, mais encore, mérite une punition pour les dommages qu'il nous cause par sa paresse.

*M. le Curé.* — Et vous auriez raison de le juger ain-i. Mais ces serviteurs sont nombreux parmi nos cultivateurs ; et la sentence que vous venez de porter, tombe sur un nombre plus grand que vous ne sauriez l'imaginer.

Tenez voici comme petit Baptiste entendait la vie comme il le disait dans un de ses entretiens avec ses serviteurs, et je suis complètement de son avis... La vie est un don de Dieu ; ce don est si précieux qu'on ne saura jamais l'apprécier à sa juste valeur. Mais plus une chose est précieuse, plus un homme sensé doit s'appliquer à n'en rien laisser perdre. L'or est un objet précieux aux yeux de ceux qui aiment les biens de la terre ; aussi, voyez comme ils ne voudraient pas en laisser perdre une parcelle ! Pourtant, qu'est-ce que l'or comparé à la vie, et de quel prix est ce métal pour un cadavre !

“ Dieu, en nous donnant la vie, nous a fait un don gratuit ; rien ne l'obligeait à nous le faire. Mais, en nous accordant ce trésor ineffable dans son infinie sagesse, il a dû vouloir que nous n'en laissions rien perdre.

“ En nous donnant la vie, Dieu a encore voulu qu'à chacun de nos instants fut attaché un grand prix ; Une seconde, une minute bien employées, mérite une éternité de bonheur et de gloire ; au contraire, une minute, une seconde perdues laisseront dans l'âme un vide qui ne sera jamais comblé, à moins que cette perte ne soit réparée par un redoublement d'énergie et de travail.

“ D'ailleurs, comme le créateur de toutes choses a su faire son don dans des conditions qui doivent nous le rendre agréable, à tous égards ! La vie se compose de saisons, d'années, de mois, de semaines, de jours, d'heures, etc., qui, tous, ont pour but de varier les travaux, et les amusements. A part le sommeil de tous les jours, chaque semaine nous apporte un jour de repos qui suffit à réparer les forces de notre corps, à donner à notre âme la vigueur et le courage qui lui sont nécessaires pour sa sublime mission.

“ Le divin distributeur de tous les dons, qui a communiqué son esprit et sa sagesse à son église, lui a laissé le soin d'augmenter, dans la suite des siècles et, à mesure que les forces physiques de l'homme s'affaiblissent, et que ses besoins spirituels deviennent, en quelque sorte, plus grands, par les dangers qui se multiplient sur ses pas, le nombre de ses jours de repos dans le Seigneur.

“ L'homme qui jouit du bienfait de la santé, peut-il exiger d'avantage ? Dieu et l'Eglise ne connaissent-ils pas nos besoins réels mieux que nous mêmes ? Cependant, nous nous oublions souvent au point de croire que le temps est à notre disposition, et qu'il nous est permis de le perdre en fêtes et en amusements.”

Tels étaient les enseignements que le petit Baptiste donnait à ses serviteurs. Aussi, il fallait voir leur amour pour le travail et pour tout ce qui pouvait remplir utilement tous leurs instants. Ils n'avaient point besoin de l'œil de leur maître pour les aiguillonner, leur conscience leur en disait assez.

*Les habitants.*—M. le curé, vous venez sans doute de nous dire de bien belles choses sur la perte du temps, et petit Baptiste est aussi sage sur ce chapitre que sur tous les autres ; mais outre les jours de repos dont vous nous avez parlé, quand il s'agit des jours de travail, on devrait toujours mettre de côté le temps du Carnaval, c'est-à-dire, tout le temps qui s'écoule depuis Noël au mercredi des cendres. Comment ! n'est-il pas légitime que nous consacrons ce temps à des visites chez nos parents, chez nos voisins, à des promenades dans les paroisses étrangères, à des repas, à des divertissements ? C'est le temps du plaisir, et il faut en profiter. Voyez donc dans les villes ! c'est fêtes par dessus fêtes, pendant tout ce temps ! sommes

nous plus chiens que ces citadins, nous qui pendant l'été, supportons tous le poids d'un soleil brûlant, et pendant l'hiver, affrontons toutes les rigueurs de la saison.

*M. le Curé.*—Mes bons amis, je vois que vous tenez au carnaval, comme à votre chemise. Savez-vous que le carnaval est le temps où il se fait le plus de folies dans l'année, et où bien des hommes cessent, pour ainsi dire, d'être hommes, et où on se laisse entraîner aux plus mauvais penchants. Vous invoquez l'exemple des citoyens des villes ! Mais vous ignorez donc que c'est souvent dans les grands centres que l'on se livre à plus d'extravagances. Ecoutez bien, les villes n'ont jamais été faites pour servir de modèles aux campagnes, et l'homme des champs, s'il veut ouvrir les yeux, et examiner attentivement ce qui l'environne, a infiniment plus de moyens d'arriver à la sagesse, que tous ceux qui vivent au sein de ces grandes agglomérations où toutes les mauvaises passions se donnent rendez-vous. Sans condamner les villes, qui sont devenus nécessaires, si on considère les besoins de nos sociétés, nous devons dire que la première ville a été bâtie par un fratricide, Caïn, et que toutes celles qui surgirent ensuite furent des repaires de tous les crimes. Et combien de ces villes ont attiré sur elles, toute la colère du ciel, et ont mérité d'être détruites de fond en comble ?

N'invoquez donc jamais l'exemple des villes pour justifier vos désordres et même la perte du temps. C'est là surtout que vous trouvez en grand nombre de ces désœuvrés, de ces flâneurs, qui trouvent la vie très longue, qui ne savent comment tuer le temps et qui se livrent presque toujours aux plus monstrueux désordres.

Bénissez le Seigneur de vous avoir fait naître,

vous et vos enfants, au sein d'une paisible campagne, et profitez des admirables leçons que vous donnent tous les objets qui vous environnent.

Voyez les arbres, les herbes, les grains ; ils se reposent la nuit pendant laquelle nous sommeillons nous-mêmes, mais aussitôt la belle saison arrivée, quelle activité, quel travail ils s'imposent pour produire des feuilles, des fleurs, des fruits qui tous, sont pour l'utilité de l'homme. Et les oiseaux, et les insectes ; demeurent ils inactifs ? Quoi ! nous ne rougirions pas de demeurer les bras croisés, quand tout, au tour de nous, quand les êtres privés de raison, rendent hommage au créateur par un travail incessant ?

Et quant au carnaval, ignorez-vous que c'est un triste héritage qui nous vient du paganisme. Nous enfants de la lumière, voudrions-nous suivre les traces de ceux qui vivaient dans les plus épaisses ténèbres ?

*Les habitants.*—Assez, Monsieur le curé, assez, ce que vous venez de dire suffit amplement pour nous démontrer que nous avons en grandement tort de perdre autant de temps ; mais dites-nous donc, pourquoi les collèges qui sont dirigés par des prêtres, accordent-ils, un jour, chaque semaine à leurs élèves, pour se reposer.

*M. le curé.*—Mes bons amis, ces prêtres prouvent en agissant ainsi, qu'il connaissent tout le poids du travail de l'esprit. Vous n'y avez peut-être jamais pensé, cependant c'est une vérité démontrée par tous les siècles, que les travaux de l'intelligence sont bien plus pénibles que ceux du corps, et que par conséquent, ils demandent un repos plus prolongé.

---

## GERMAINE COUSIN (Suite)

L'humble Germaine, qui cherchait les seuls intérêts de notre Sauveur et non pas les siens, était donc un objet de scandale aux beaux esprits et aux libertins du village, et elle attira ainsi sur elle la persécution des railleries. On riait surtout de sa simplicité, et on ne l'appelait plus que la Bigote. Hélas ! ces misérables moyens auxquels recourent les ennemis de Dieu ne sont pas aussi impuissants qu'on serait tenté de le croire. L'effroi du ridicule éloigne souvent de la religion des âmes qu'elle attire. Pour éviter les quolibets de quelques beaux esprits d'académie ou de village, des chrétiens, rougissant inutilement d'eux-mêmes, insultent à l'amour du Dieu qui leur tend les bras. Il existe beaucoup de ces hypocrites à rebours ; afin d'esquiver de puérides épigrammes, ils feignent l'incrédulité qui n'est pas dans leur cœur !

### XII

Mais si Dieu permet pour la perfection de ses saints que leur vertu soit tournée en ridicule dans le monde, il sait, quand il le veut, la rendre aux yeux du monde même plus glorieuse encore qu'elle n'a paru petite et misérable. De même qu'il daignait garder les moutons de Germaine quand elle les laissait dans les champs pour aller à la messe, il lui plut de manifester par des faits plus extraordinaires combien cette pauvre fille dont on se moquait, cette infirme et cette bigote, était agréable à ses yeux.

Pour se rendre à l'église du village, Germaine était obligée de traverser le Courbet, ruisseau qu'elle passait à gué, sans difficulté, dans les temps ordinaires, mais que parfois les pluies d'orage enflaient et rendaient infranchissable. Or, un jour, comme elle se dirigeait vers l'église, suivant sa coutume, des paysans qui la virent de loin s'arrêtèrent à quelque distance, se demandant entre eux d'un air railleur comment elle passerait ; car la nuit avait été pluvieuse, et le ruisseau, extrêmement gonflé, roulait avec fracas ses eaux qui auraient opposé une barrière à l'homme le plus vigoureux. Germaine arrive sans songer à l'obstacle, peut-être sans le voir, et approche comme

s'il n'existait pas. O merveille de la puissance et de la bonté divines ! Comme autrefois les eaux de la mer s'étaient ouvertes devant les enfants d'Israël allant chercher la terre de promesse, les eaux du Courbet s'ouvrirent devant l'humble fille de Laurent Cousin, et elle passa sans mouiller seulement le bord de sa robe. A la vue de ce prodige, que Dieu renouvela dans la suite très-souvent, les paysans s'entre-regardèrent avec crainte, et les plus hardis commencèrent à respecter la pauvre enfant dont ils avaient coutume de se moquer.

### XIII

Après avoir ainsi, à diverses reprises, glorifié la foi de Germaine, en écartant les obstacles matériels qui l'auraient empêchée de satisfaire sa religion. Dieu voulut aussi glorifier sa charité pour les pauvres.

Si quelqu'un pouvait se croire exempt du devoir d'assister les pauvres par l'aumône, c'était bien notre Germaine. Certes, elle n'avait point de superflu à donner, puisque le nécessaire même lui manquait ! - Quelle convoitise à retrancher dans cette vie d'extrêmes privations et de rudes pénitences ? Quelle épargne à faire sur les fruits du travail pour lequel elle ne recevait qu'un peu de pain et d'eau, et qui n'obtenait hors de là d'autre gain que des injures et des mauvais traitements ? Mais, d'un autre côté, cette servante de Jésus-Christ, voyant un pauvre, n'aurait-elle pas vu dans ce pauvre Jésus souffrant ? Et comment, voyant ainsi souffrir son maître, aurait-elle pu n'être pas pressée de le secourir ? Ce n'était pas elle qui voulait trouver une excuse dans ses propres besoins, dans sa propre indigence, dans son entier dénûment. Elle accomplissait tout entier cet immense et sublime enseignement du christianisme, qui consiste en deux mots, mais deux mots où est renfermée toute la vie et toute la doctrine du Sauveur Jésus : *Souffrir, compatir*. La souffrance pour elle, la compassion pour autrui ; souffrance patiente et silencieuse, compassion ardente, active, efficace.

On lui donnait pour sa nourriture un peu de pain ; ce fut son offrande. Ce fut la sainte et précieuse aumône qu'elle prit l'habitude de faire aux pauvres, doublement joyeuse de pouvoir à la fois secourir leur misère et augmenter le trésor de ses privations.

O Dieu ! ce sont là ces actions des saints qui nous feront un jour les reproches que vous annoncez avec de si formidables menaces. Que dira le riche Epulon, lorsqu'il verra s'élever contre sa dureté les aumônes de Lazare ?



Et ce n'est pas tout. Ce trait héroïque de tendresse envers les pauvres fut pour Germaine une occasion continuelle de rudes épreuves. Ses pieuses libéralités, que Dieu multipliait peut-être, rendirent sa fidélité suspecte. Comme on ne devinait pas les ressources que sa compassion savait lui créer au profit des pauvres, elle fut accusée de voler le pain de la maison. Sa marâtre n'hésita pas à la croire coupable et n'en demanda pas davantage pour la traiter avec la dernière rigueur.

(A continuer.)

---

## ANNONCE.

UN de nos agents de Montréal, M. Pierre Picard, a en mains un riche assortiment d'ornements d'église, de tableaux, de livres d'écoles, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix excessivement réduits, et tous ceux qui se rendent à Montréal, devraient visiter son établissement de la rue St. Antoine, près de l'Evêché.

---

## CONDITIONS.

La *Gazette des Familles Canadiennes* paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que D'UN ÉCU, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressées au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme.

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier, et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé J. Gagné, du séminaire de cette localité, nous rendra les mêmes services.